

de la théorie révolutionnaire : le marxisme étant un guide pour l'action, la théorie c'est la théorie révolutionnaire, c'est-à-dire la *théorie de la révolution à faire*, l'application des principes d'analyse du marxisme à l'étude des conditions présentes de la révolution ». Alors ? Faudrait savoir ! Si on parle de la théorie « de la révolution à faire », n'est-ce pas une stratégie ? Et si c'est une stratégie, où se trouve posé le problème organisationnel indissociable de tout problème stratégique ? En fait le texte s'arrête à l'inventaire émeraillé de la diversité des formes de lutte : « F.N.L., Pouvoir Noir, Castrisme, Luttés étudiantes, Grèves de masse, Révolution culturelle... » C'est bariolé comme un bazar de la plage ; mais quelle est l'unité de toutes ces richesses ? Suffit-il d'en dresser le constat et de s'interposer contre tout « état-major » plaqué susceptible de faire entrer ce foisonnement dans des carcans pré-établis ? Le texte ricane démagogiquement sur le fait que les masses n'obéissent pas au claquement de doigts d'une avant-garde, qu'on ne peut les manœuvrer « comme des bataillons à Austerlitz », qu'on ne peut décider où et quand elles se mettront en branle. D'accord. Mais cette surestimation confiante des masses peut aussi valoir à l'échelon national : on ne déclenche pas de grève générale à volonté, on ne sait pas à l'avance quel secteur du prolétariat, ou même quel secteur marginal, engagera la lutte. A quoi bon coiffer le terrain miné de la lutte des classes d'un état-major sans pouvoir ? En fait le raisonnement débouche sur la négation de toute intervention *consciente* d'une *volonté collective* dans la lutte des classes. Or c'est bien là la première propriété de l'avant-garde : introduire dans la lutte des classes un élément conscient, armé théoriquement, qui échappe au mécanisme des lois capitalistes et par sa seule présence et action modifie l'ensemble du champ politique. Ce rôle conscient intervient tant dans le déclenchement que dans le cours des luttes. Finalement, sous couvert d'un ricanement et d'une évidence (on ne fait pas ce qu'on veut des masses), c'est tout le léninisme qu'on balaise dans l'égoût.

En fait, après avoir proclamé son internationalisme, le texte 9 corrige, introduit des précautions, rappelle que la révolution nationale est pour chaque peuple l'acte initial de la révolution mondiale. Et que « en opposant arbitrairement organisation nationale et organisation internationale on risque de sauter par-dessus les caractères spécifiques de cet acte initial. En identifiant internationalisme et organisation internationale, non seulement on risque, mais on saute par-dessus les caractéristiques spécifiquement nationales de chaque révolution ». Et voilà ! Le tour est joué. Après avoir rappelé « l'importance » qu'aurait une Internationale, on mesure quels seraient ses inconvénients, les dangers qu'elle ferait courir. Comme un épicier bourgeois ou un bureaucrate stalinien pèseraient le pour et le contre. On en conclut à séparer internationalisme et organisation internationale alors que l'internationalisme inclut le projet organisationnel. On réduit cet internationalisme à une attitude : la prise en considération du F.N.L., de la révo-culturelle, du pouvoir noir, du castrisme... Plus c'est varié, plus l'internationalisme est de bon aloi. En fait on lui a substitué un joyeux exotisme révolutionnaire offert par Trigano. En fait le problème de stratégie internationale ne se pose plus, mais seulement celui de « stratégies spécifiques » respectant le rythme propre des révolutions.

Qui a dit : « Les circonstances varient à l'échelle et aux diffé-

rentes époques, à l'échelle internationale, les voies de la révolution varient et, par conséquent, l'instrument de cette révolution varie » ? Togliatti, répondront sans hésiter ceux qui ont usé leurs culottes politiques sur les bancs de l'U.E.C. ! Non pourtant ; c'est le texte 9, page 4...

c) En fait le texte 9 en vient à un internationalisme sporadique : « L'internationale change de caractère selon les époques, et même elle existe ou n'existe pas. » Qu'est-ce que ça signifie ? Ce n'est pas seulement l'existence de l'organisation qui est en jeu, mais la possibilité d'une stratégie internationale : la stratégie existerait ou n'existerait pas, selon les circonstances. Le texte 9 dresse ainsi une chronologie historique qui prouve qu'il n'y a pas toujours eu d'Internationale : entre la première et la seconde, entre la seconde et la troisième, il y a eu des « trous ». On ne dit pas de quoi ces trous furent faits, comment ils furent en partie comblés par les liaisons internationales conservées par Marx et Engels, par l'Internationale de Zimmerwald. Comme un manuel d'histoire bourgeois, on se contente de constater les faits, les événements, et de souligner leur discontinuité. Tout point de vue politique est abandonné.

Ce à quoi renonce le texte 9, c'est à la relation entre système et principes d'organisation à l'échelle internationale. « Le besoin qu'ont les révolutionnaires d'une Internationale est fonction des tâches qu'ils s'assignent. » Sous-entendu des tâches de l'heure, et non pas des principes stratégiques de l'internationalisme tels que nous les avons rappelés. « Les révolutionnaires ne pourront construire cette Internationale qu'à partir des exigences de leur pratique. » Là encore l'Internationale est réduite à un besoin empirique, sans référence aucune aux fondements de l'internationalisme.

A la limite, il faut redémonter dans chaque situation concrète, non plus la *possibilité* d'une Internationale, mais sa *nécessité* : « en fonction des circonstances, les théoriciens marxistes ont jugé nécessaire *ou pas* de créer ou de perpétuer une Internationale ». Il s'agit donc « d'en fonder à chaque époque la nécessité ». Ce à quoi renonce le texte, c'est donc bien la relation entre principes et système d'organisation. La nécessité de l'organisation internationale est permanente, c'est une nécessité de principe ; le système d'organisation représente sa possibilité concrète d'application dans des conditions historiques concrètes. En fait la théorie de l'organisation implicite dans le texte 9 est une théorie instrumentaliste : l'organisation n'est qu'un outil que l'on prend et rejette selon les besoins ; « les partis ne sont que les *instruments* de l'histoire ». Ramener les partis à ce rôle de simple instrument plus ou moins utile selon les cas, c'est appauvrir la lutte politique et détruire sa spécificité, c'est n'en faire qu'un prolongement des luttes sociales, de même que le parti ne serait qu'un prolongement technique de la classe.

La liquidation de la théorie de l'organisation est donc complète dans le texte 9 ; elle affecte l'organisation nationale au même titre que l'organisation internationale.

3) *Le doute créachien*

L'argumentation créachienne sur la question de l'Internatio-